Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

28 | 2018

Varia

L'Abrégé de la Vie de Jésus-Christ de Pascal, entre poétique et spiritualité

The Abrégé de la vie de Jésus of Pascal, between poetics and spirituality

Hélène Michon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/7835>

DOI : 10.4000/anabases.7835

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 9 novembre 2018

Pagination : 181-195

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Hélène Michon, « *L'Abrégé de la Vie de Jésus-Christ de Pascal, entre poétique et spiritualité* », *Anabases* [En ligne], 28 | 2018, mis en ligne le 09 novembre 2020, consulté le 20 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/7835> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.7835>

L'Abrégé de la Vie de Jésus-Christ de Pascal, entre poétique et spiritualité

Hélène MICHON

Si toute biographie peut sembler une gageure, celle du Christ semble l'être de façon éminente, au dire du dernier évangéliste lui-même : « Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites ; et s'il fallait écrire chacune d'elles, je pense que le monde entier ne suffirait pas pour contenir les livres que l'on écrirait. » (Jean, 21, 25). Mais la difficulté que pointe ici saint Jean n'est pas liée au statut particulier et à la dignité du protagoniste, Homme et Dieu, mais à la quantité ou à la densité des actions commises : dès lors, le souci d'exhaustivité se voit, dès le début du christianisme, banni comme un impossible.

Sans doute, cette déclaration a-t-elle conduit à percevoir les évangiles comme des récits partiels mais que l'inspiration rendait malgré tout sinon parfaits, du moins conformes à la volonté divine. La spécificité du récit de la vie du Christ par les apôtres tiendrait alors davantage à l'origine, à la source de l'Écriture, supposant une double cause : inspiration de l'Esprit et main de l'homme, d'une part, et à la réception, entendons à la lecture qui doit en être faite, d'autre part. En effet, le texte saint ne doit jamais seulement informer mais édifier et, pour ce faire, le lecteur doit chercher l'amendement de sa vie, tant il est vrai, comme le dit Arnauld, dans la préface de sa *Concorde des Évangiles*, que « la vie sainte est la clef de l'Écriture »¹.

---

¹ Article IX d'une préface intitulée *De l'utilité d'une Concorde pour l'intelligence des Évangiles et de la dignité de l'histoire évangélique*, donnée en français dans l'édition de la *Sainte Bible en latin et en français avec des notes littérales et la Concorde des quatre évangélistes*, par LE MAÎTRE DE SACY, t. III, éd. Desprez, 1717, non paginée, et donnée en latin dans *Œuvres complètes* d'Antoine Arnauld, in *Œuvres complètes*, 42 vol., Paris, éd. Sigismond d'Arnay, 1775-1783, t. V, non paginée.

Pascal, en écrivant l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ* – daté par Jean Mesnard de 1655, donc juste avant les *Provinciales* et avant les *Pensées* – prend en compte ces deux dimensions : celle de la problématique liée à une réécriture (réorganisation, réduction et traduction du texte évangélique), celle de la problématique liée à la visée du texte évangélique, entre édification et contemplation. De ce point de vue, ce texte mérite d'être comparé à celui de sa sœur : *Sur le Mystère de la Mort de Notre Seigneur Jésus-Christ*², texte assez lourdement didactique ponctué par des : *cela m'apprend...* et à celui d'Arnauld d'Andilly, *Poème sur la vie de Jésus-Christ*, encore tout imprégné de la poésie baroque du siècle précédent.

L'Abrégé de la vie de Jésus-Christ : une concorde

Le texte de Pascal, avant d'aborder la question de ses sources, se présente comme une concorde évangélique. Dans la longue et savante introduction qu'en propose Jean Mesnard, celui-ci souligne la difficulté qu'il y a à étudier un texte inachevé mais affirme cependant que Pascal visait à faire une *Paraphrase brève de la Concorde des Évangiles*³. Attardons-nous un moment sur la définition de la Concorde.

En effet, le souci d'unifier le texte des quatre évangiles pour avoir un seul fil chronologique et transformer cela en narration biographique existe depuis les premiers temps du christianisme. Dès le II^e siècle, Tatien, disciple de saint Justin, avait composé la première *Concorde ou Harmonie* des quatre Évangélistes, sous le titre de *Diatessaron*, c'est-à-dire *d'après les quatre*⁴. À peu près en même temps, Ammonius, philosophe chrétien d'Alexandrie, maître d'Origène, compose, lui aussi, une Concorde, laquelle sert de base à Eusèbe de Césarée, pour dresser les dix *Canons évangéliques* qui en sont comme les tables⁵.

² Donné dans l'édition des *Œuvres Complètes* de Pascal, éd. Jean Mesnard, Desclée de Brouwer, 1964-1992, t. I, p. 746-762.

³ J. MESNARD, Introduction de l'*Abrégé*, III, p. 241.

⁴ Comme Théodoret trois siècles plus tard le souligne, cet auteur en avait retranché les généalogies et les autres passages qui présentent Jésus-Christ comme issu de David selon la chair, à cause de la secte des Encratites, dont il fut le chef, et qui regardait le mariage comme une institution de Satan. Aussi, cet ouvrage appelé l'*Évangile de Tatien* ou des Encratites, fut-il rangé au nombre des Évangiles apocryphes, THEODORET, *Haereticarum fabularum Compendium*, lib. I, c. XX, PG 83, col. 372.

⁵ AMMONIUS D'ALEXANDRIE (III^e siècle apr. J.-C.) invente le procédé qui consistait à reproduire intégralement les quatre textes dans quatre colonnes, en établissant des correspondances entre eux. Au début du IV^e siècle apr. J.-C., Eusèbe trouve le moyen de mettre en relation les passages identiques d'un évangéliste à un autre sous la forme d'un tableau simplifié. Dans une lettre adressée à son ami Carpien, souvent reproduite parmi les textes préliminaires des évangiles, il explique qu'il a divisé chaque texte en

Enfin, Augustin, de son côté, écrit le *De consensu Evangelistarum*, quatre livres qui visent concilier les passages des évangiles qui semblaient les plus disparates. Ce dernier texte eut évidemment une très forte influence à Port-Royal, notamment sur Arnauld, lui-même auteur d'une *Histoire et Concorde des quatre évangélistes*, publiée en latin en 1653, puis en français en 1669. L'idée de la rédaction d'une concorde vient à Port-Royal de Lemaître de Sacy, comme le souligne l'auteur de la préface historique qui ouvre l'édition des œuvres complètes : « [Monsieur le Maître de Sacy] insistait en particulier comme tous les autres théologiens de Port-Royal, sur l'utilité de faire l'étude du *Nouveau Testament* dans la *Concorde*, afin de se former une juste idée du ministère du Sauveur du monde. »⁶

Pour Sacy, la concorde contribue à une meilleure connaissance du Sauveur, la portée en est d'emblée théologique ; pour Arnauld, qui définit son projet dans sa préface, la visée est plus pragmatique. Ainsi, à propos des autres concordes qui ont précédé la sienne, il affirme ne pas approuver la méthode « parce qu'elle ne nous donne pas *une suite continue de l'histoire du Sauveur*, quoi que ce soit l'unique but d'une concorde. »⁷ Or, à partir des éditions de 1712, la préface d'Arnauld est accompagnée de la traduction d'extraits d'Augustin, de Jérôme et de Chrysostome qui portent sur l'autorité, le nombre, les écrits et l'accord des évangélistes, sur la poétique d'une concorde⁸.

Parmi les principes d'Augustin, que reprend la série d'extraits et qui vont marquer Pascal, nous trouvons la répartition des évangiles en deux ; d'un côté, les synoptiques qui ont pour objet l'humanité du Christ, d'un autre celui de Jean qui a pour objet sa divinité. Dans les trois premiers, on trouve une image de la vie active, et dans le quatrième celle de la vie contemplative : on verra quelle importance a l'évangile de Jean pour Pascal.

---

chapitres, puis il les a numérotés. Enfin il a établi entre eux des concordances en les classant en dix tableaux placés au début du volume. Plus tard, saint Jérôme, les ayant traduits du grec au latin, les adressa au Pape saint Damase, avec le mode d'emploi correspondant.

⁶ « Préface historique et critique sur les ouvrages de M. Arnauld », in A. ARNAULD, *Œuvres complètes*, V, 1776, p. I-II. Pour situer l'œuvre de traduction et de réécriture des Messieurs de Port-Royal dans un contexte plus général, nous renvoyons à l'ouvrage de V. BARONI, *La Contre-Réforme devant la Bible*, [1943], Slatkine Reprints, Genève, 1980, p. 330-345.

⁷ *De l'utilité d'une Concorde pour l'intelligence des Évangiles*, art. 1. Les ouvrages auxquels se réfère Arnauld sont la *Concorde* de Jansénius de Gand, celle de Jean du Buisson, enfin celle de César Bécille.

⁸ Voir les pages de B. CHÉDOZEAU, in *Le Nouveau Testament autour de Port-Royal*, Champion, 2012, ch. VII.

L'autre principe décisif se révèle être une certaine liberté dont les auteurs de concorde peuvent jouir puisqu'en tout état de cause, la « vérité de l'Évangile s'est élevée à un si haut degré d'autorité par la parole de Dieu qui demeure éternellement et invariablement au-dessus de toutes les créatures, et qui a été annoncée par des signes sensibles, et par le ministère des hommes [...] nous ne devons point taxer de mensonge aucun de Évangélistes, si en rapportant les mêmes choses ils ne les rapportent, ni de la même manière qu'elles ont été dites, ni dans les mêmes termes »⁹.

Augustin conclut qu'il faut moins chercher la vérité dans les *termes* que dans les *choses* mêmes. La concorde repose donc sur un principe herméneutique clair : la vérité de l'Écriture transcende les mots et, en aucun cas, une lecture du seul sens littéral ne doit prévaloir.

De fait à l'origine de la Révélation ne se trouve pas un livre donné par Dieu, mais une personne : le Verbe de Dieu fait homme. Or, ce dernier n'est pas un verbe écrit et muet mais un Verbe incarné et vivant¹⁰. L'effort de lecture et d'interprétation de l'Écriture n'a pas sa fin en soi mais vise, au-delà des médiations et des signes offerts

---

⁹ A. ARNAULD, *De l'Autorité du nombre, des Écrits et de la Concorde des Évangélistes*, in *Histoire et Concorde des Évangiles*, article X. Il résume la pensée d'Augustin : « 10. Les quatre Évangélistes sont comme le noble et saint attelage du char sur lequel Notre-Seigneur a parcouru l'univers pour soumettre les peuples à la douceur de son joug et au fardeau léger de sa loi. Or, il est certains esprits qu'une fourberie pleine d'impiété ou une ignorance présomptueuse porte à les assaillir d'injustes reproches. Ils veulent les décréditer, ils veulent représenter comme peu dignes de confiance les récits que nous leur devons, quand, par le ministère de ces hommes, la religion chrétienne s'est répandue dans le monde avec tant de force et de fruit, que maintenant nos tristes adversaires osent à peine redire tout-bas entre eux les misérables calomnies dont ils les poursuivent. », *L'Accord des Évangélistes*, ch. VII, 10, in *Œuvres Complètes de Saint Augustin*, traduites pour la première fois en français, sous la direction de M. Raulx, t. V, *Commentaires sur l'Écriture*, Bar-Le-Duc, L. Guérins & Cie éditeurs, 1867, p. 117.

¹⁰ C'est bien ce que comprend la Vierge au moment de l'Annonciation : « Oui, je le demande à Dieu, que le Verbe soit fait, non ce verbe qu'on prononce, qui frappe l'air et qui passe, mais un Verbe conçu, fait chair et qui demeure. Qu'il me soit fait un verbe non seulement sensible à l'ouïe, mais un Verbe que mes yeux puissent voir, mes mains toucher et mes bras porter. Que ce ne soit pas un verbe simplement écrit et mort, mais incarné et vivant, c'est-à-dire, que ce ne soit pas un verbe tracé par des signes muets sur des peaux mortes mais un Verbe à forme humaine et véritablement imprimé dans mes chastes entrailles, gravé non par la pointe d'un stylet privé de vie, mais par l'opération même du Saint-Esprit », in *Sur Les Gloires de la Vierge Mère : Homélies au Nombre de quatre sur ces paroles de l'évangile: Missus Est Angelus Gabriel*, *Oeuvres complètes* de saint BERNARD, traduction nouvelle par M. l'abbé Charpentier, Paris, Librairie Louis de Vivès éditeur, 1866, Sermons, t. II, Homélie IV, 11.

à l'homme par Dieu, à atteindre une vérité ultime au-delà du texte, inépuisable et ineffable¹¹. De fait, Augustin considère que le principal critère de recevabilité est tout simplement l'amour:

Quiconque donc s'imagine avoir compris les Ecritures ou du moins une partie quelconque d'entre elles, sans édifier, par leur intelligence, ce double amour de Dieu et du prochain, ne les a pas encore comprises. Mais quiconque, d'autre part, tire de son étude une idée utile à l'édification de la charité, sans rendre pourtant la pensée authentique de l'auteur, dans le passage qu'il interprète, ne fait pas d'erreur pernicieuse ni ne commet le moindre mensonge¹².

Aussi le principe de réorganisation, qui est au cœur de la concorde évangélique, ne pose-t-il pas non plus de problème à Pascal qui écrit :

Or, ce que les Évangélistes ont écrit, pour des raisons qui ne sont peut-être pas toutes connues, par un ordre où ils n'ont pas toujours eu égard à la suite des temps, nous le rédigeons ici dans la suite des temps, en rapportant chaque verset de chaque Évangéliste, dans l'ordre auquel la chose qui y est écrite est arrivée, autant que notre faiblesse nous l'a pu permettre.¹³

Son propos est non seulement d'unifier, de réorganiser mais de réconcilier avec la chronologie de l'histoire universelle. De fait, on trouve de nombreuses mentions dans l'*Abrégé* des dates du calendrier ou de fêtes juives qui soulignent bien l'objectif de l'auteur : établir une concorde entre les évangiles mais également une correspondance entre la suite des événements de la vie du Christ et la chronologie.

Mais si Pascal est marqué par cette poétique de la concorde formulée par Augustin, il s'inspire de textes plus proches de lui dans le temps, notamment de deux textes de Jansénius, qui avait œuvré, lui aussi, dans le sens de cette réconciliation : le *Tetrateuchus*, commentaire suivi des quatre Évangiles, et la *Séries vitae Christi juxta ordinem temporum*, divisée en 7 sept parties, en 57 paragraphes. Elle se divise en chapitres consacrés à l'enfance, aux années de prédication puis à la Mort et à la Résurrection, de longueur très inégale. Ce qui est intéressant est le petit résumé qu'en donne Jansénius en guise d'introduction : l'âge de l'enfance, qui va jusqu'au baptême, la vie d'adulte jusqu'à la première pâque, puis les quatre années de prédication jusqu'à l'ascension.

Pascal reprend la numérotation des paragraphes mais ne reprend pas les

¹¹ J.-L. BENOIT, « Clef du Texte, Clef du Royaume, La Lecture de la Bible Au Moyen Âge, comme paradigme de la littérature », in *Les Clefs des textes médiévaux*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 304.

¹² AUGUSTIN, *La Doctrine chrétienne*, in *Le Magistère chrétien*, BA 11, trad. G. Combès et J. Farges, 1949, livre I, ch. XXXVI, &40, p. 230-231.

¹³ *L'Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, p. 249.

âges, peut-être parce qu'ils évoquent l'ancienne tradition des âges du monde, avec laquelle Augustin fait un parallèle¹⁴. C'est surtout la linéarité qui lui paraît ici importante, d'où la numérotation suivie. Liée à la linéarité, c'est bien la vraisemblance qui est visée avec les indications spatio-temporelles, Pascal entend montrer que les récits de la vie de Jésus ne se contredisent pas entre eux et décrivent une vie qui a pu arriver, qui est arrivée de fait.

Ainsi, donnons un exemple de cette intrusion de l'histoire dans le texte de l'*Abrégé* :

158. [...] Il prédit sa destruction (celle du temple de Jérusalem), savoir par Tite et Vespasien.

Ou encore :

le samedi de Pâques, savoir le samedi 16 mars et dimanche 17 mars.

Un Abrégé ou une paraphrase brève

Pascal est parfaitement conscient de l'impossibilité de tout dire et glose, dès la préface de l'*Abrégé*, les propos de Jean :

Ce n'est pas que [les évangélistes] aient tout écrit; car il faudrait pour cet effet plus de volumes que le monde n'en saurait contenir, parce qu'il n'y a pas un mouvement, action, pensée qui ne mérite d'être exprimé dans toutes ses circonstances, comme étant toutes dirigées à la gloire du Père, et conduites par une opération intime du Saint-Esprit¹⁵.

Cette sélection fait partie de l'inspiration de l'Écriture : ce qui est consigné dans les Évangiles ne possède qu'un seul but, qui n'est pas de nous renseigner sur les faits et gestes du Christ mais bien de susciter la foi : « Mais les choses qui sont écrites, tout est afin que nous croyions que Jésus est le fils de Dieu et qu'en croyant nous ayons la vie éternelle par son nom. »¹⁶ Dès lors, le fait de résumer ou d'abrégé est un fruit de la liberté que donne l'inspiration, laquelle ne suppose pas le respect scrupuleux de tout dire mais le désir de souligner que Jésus est le fils de Dieu.

¹⁴ Il reprend cette tripartition et la met en parallèle avec les différentes périodes de la croissance humaine : enfance, jeunesse et maturité ; trois âges qui correspondent, bien avant la controverse avec Pélagé, à trois lois dans la *Cité de Dieu*. Il la reprendra pourtant dans les *Pensées* mais sans y accorder une importance décisive Fr. 315 : « les six âges, les six pères des six âges, les six merveilles à l'entrée des six âges, les six orientés à l'entrée des six âges. » et fr. 489; Fr. 369 : « Malédiction des juifs contre ceux qui comptent trois périodes de temps. », *Pensées*, éd. de Philippe Sellier, 1991 ; il convient cependant de nuancer ce propos par ce qui en est dit dans Philippe SELLIER, *Pascal et saint Augustin*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 432.

¹⁵ *L'Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, p. 249.

¹⁶ *Ibid.*

Les ellipses

L'*Abrégé* se situe ainsi à mi-chemin entre la *Séries* qui, en quelques pages, synthétise la vie du Seigneur et les *Vies glosées du Christ*, comme l'est par exemple la *Grande Vie de Jésus-Christ* de Ludolphe le Chartreux. Tous les détails que renferme la *Grande Vie de J.-C.* se rapportent successivement à sa *Vie privée*, à sa *Vie publique*, à sa *Vie souffrante* et à sa *Vie glorieuse*; telles sont les quatre parties distinctes qui composent l'ouvrage entier de Ludolphe, qui se veut une somme théologique comparable à celle de Thomas d'Aquin. Si son texte est lui aussi une concorde, il contient également des exposés doctrinaux conséquents qui font de la *Grande Vie*, une compilation savante et prodigieuse de l'Écriture et de la Tradition. Le texte de Pascal est à l'opposé d'une telle tradition.

Prenons quelques cas d'ellipses : le paragraphe 128 contient trois paraboles ramassées en une phrase.

128. Les Pharisiens murmurant de ce qu'il admettait les pécheurs, il les convainc par trois comparaisons ; de la brebis égarée, de la drachme perdue et de l'enfant prodigue.

C'est d'ailleurs, dans l'*Abrégé*, souvent le cas des paraboles : autre exemple, celle des ouvriers de la dernière heure, mentionnée au n°140, mais également aux n°s 168, 169 etc.

Ce ne sont pas seulement les paraboles qui sont résumées mais certains discours de Jésus, dont certains très importants : ainsi en est-il du Sermon sur la Montagne, contenant les béatitudes. Pascal écrit :

51. Et incontinent il leur fit ce beau et ample sermon sur la montagne, contenant l'agrégé de la perfection chrétienne.

Certes, l'expression se trouve dans le *Tetrateuchus*, et se voit reprise dans la *Séries* : *Est enim hic sermo summa perfectionis Evangelicae seu novae Legis*. (Math. V, 2) mais ensuite les béatitudes sont commentées, une à une ; dans l'*Abrégé*, en revanche, c'en est l'unique mention. Ainsi se dégage l'axe du projet pascalien : souligner non la dimension morale mais bien spirituelle de la personne du Christ, n'hésitant pas à abrégé l'exemple même du contenu pratique du message du Christ.

Les parallèles ou insistances

Mais tout n'est pas abrégé dans le texte de Pascal et ces choix sont significatifs. Ainsi le récit de l'annonciation n'est pas résumé ; qui plus est, il est mis en parallèle avec celui de l'annonce de la naissance de Jean-Baptiste, de manière encore plus soutenue que dans les textes de Jansénius, puisqu'il affirme :

Six mois après, le 25 mars, neuf mois avant la naissance de Jésus-Christ, le même Gabriel fut envoyé à une vierge nommée Marie.

Cette correspondance souligne à la fois la proximité temporelle entre les deux naissances et la profonde rupture qu'introduit le Christ, celle même qui sépare l'ancien du Nouveau. Pascal affectionne les parallèles : on en retrouve un dans les paragraphes 91 et 92, qui fournisse les deux affirmations quasi simultanées du Christ à Pierre :

91. Et déclare Pierre *bienheureux* d'avoir cette révélation, et promet d'édifier sur cette pierre son Église, contre laquelle les portes d'Enfer ne prévaudront point.

92. Et lors il leur déclare qu'il faut qu'il souffre beaucoup, qu'il meure et qu'il ressuscite en Jérusalem. Et Pierre, s'opposant à ces tristes prédictions, est appelé *Satan*.

Là encore, le rapprochement obéit à un principe spirituel : souligner le pouvoir de la grâce efficace. Pierre, sous l'action de celle-ci, est dit *bienheureux*, privé de celle-ci, il devient un suppôt de satan. Si les évangiles rapportent bien ces mêmes propos du Christ, le rapprochement immédiat obéit à un principe apologétique décrit dans les *Pensées*:

Mais pour ceux qui vivent sans le connaître [Dieu] et sans le chercher, [*ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres et qu'*]il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent pour ne les pas mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige [*de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et*] de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont, il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fit pour nous si nous étions à leur place. fr.681

Autre diptyque, celui de Jésus et de Judas, très sensible durant le récit de la Passion :

216. Judas s'approche, et ses troupes.

217. Jésus les renverse tous d'une parole.

218. Judas le baise. Jésus se livre.

Ce parallèle prend le pas sur un autre parallèle, abondamment commenté dans l'histoire de la théologie : celui opéré entre le repentir de Judas et celui de Pierre, mais qui dès lors ne conserve pas le Christ au centre de ses considérations. Ainsi, un peu plus loin, Pascal rapporte les faits et mentionne une référence à Ambroise :

231. Il renia hautement Jésus.

232. Le coq chante incontinent, il sort et pleure amèrement.

233. Après que Jésus l'eut regardé (savoir, intérieurement car Jésus et Pierre étaient en différents lieux, d'où ils ne pouvaient pas se voir. Ambr.).

Jansénius, lui, notait deux choses : la même référence à Ambroise, et une autre à Augustin :

Nous avons dit, d'après saint Augustin, que ce n'est pas des yeux du corps que le Seigneur regarda Pierre, parce que Jésus était en haut dans un appartement et Pierre en bas dans un autre ou dans la cour. Ce fut un regard de la miséricorde divine qui le secourut en secret, toucha son cœur, rappela sa mémoire, le visita intérieurement par sa grâce et le toucha jusqu'à produire l'effet des larmes extérieures¹⁷.

Augustin, à travers ce regard intérieur, fournit à Jansénius une définition de l'action de la grâce. En ne reprenant que la mention d'Ambroise, Pascal insiste sur le souci de vraisemblance du récit, qui préside à la rédaction de l'*Abrégé*. Quant au repentir de Judas, Pascal énonce les faits :

238. Judas, le voyant condamné, ému de repentir, jette son argent,

La *Series* reprend l'expression de la *Vulgate* : *paenitentia ductus*, de Matthieu, XXVII, 3, que Pascal traduit par « ému de repentir » ; Jansénius commentait ainsi :

Mais quelque horreur qu'il eut de son péché et malgré sa confession et l'espèce de satisfaction qu'il fit en jetant l'argent dans le temple, sa pénitence manqua de plusieurs conditions nécessaires : de la foi en Jésus-Christ comme Dieu et rédempteur, de l'espérance du pardon qui manqua aussi à Caïn et de l'amour de Dieu qu'il avait offensé. La douleur qu'il ressentit n'éleva pas son âme pour la purifier, mais la terrassa et l'accabla d'un horrible tourment et d'un désespoir pareil à celui de l'enfer.¹⁸

Là encore, cette perspective n'est pas celle de Pascal, qui la connaît pourtant et l'utilisera dans la troisième *Provinciale* mais l'*Abrégé* est centré sur la personne du Christ.

¹⁷ JANSÉNIUS, *Les Saints Évangiles de Notre Seigneur Jésus-Christ* : traduits du grec en français. t. 1 / avec le commentaire de Jansénius, traduit du latin, J. B. Pélagaud, Lyon-Paris, 1863, p. 388-389. Ces paroles : « Le Seigneur le regarda », désignent uniquement un acte intérieur qui s'accomplit dans l'intelligence et dans la volonté. Dans son infinie miséricorde le Seigneur vint secrètement au secours de son apôtre, toucha son cœur, réveilla son souvenir, le visita par une grâce intérieure, l'émut jusqu'à lui faire verser des larmes extérieures et l'enflamma d'un immense repentir. AUGUSTIN, *La Grâce du Christ et le péché originel*, § 49 et non 45.

¹⁸ JANSÉNIUS, *Les Saints Évangiles de Notre Seigneur Jésus-Christ*, p. 394, *Tetrateuchus*, p. 351-352 : « Poenitentia ductus fuerit machinatae prodicionis sed inutili. Namquamvis et peccatum horruerit, et confessus fuerit, et pecuniam abjiciendo quodammodo fatiscerit, multis tamen necessariis poenitentia ejus caruit. Defuit enim fides Christi ut Dei, ut redemptoris, ut justificatoris a peccato : defuit spes veniae, sicut et Cain ; defuit amoris in offendum Deum. Unde dolorfuit non erigens animum ad emendandum, sed horrore quodam crucians et obruens conscientiam ad desperandum, eo fere modo, quod sit in inferno ».

Les miracles

On connaît sa définition donnée dans les *Pensées* :

Miracle.

C'est un effet qui excède la force naturelle des moyens qu'on y emploie. Et non-miracle ce qui est un effet qui n'excède pas la force naturelle des moyens qu'on y emploie. Ainsi ceux qui guérissent par l'invocation du diable ne font pas un miracle. Car cela n'excède pas la force naturelle du diable ... Fr. 445

Ce que peut faire le diable n'est pas un miracle, non plus que ce que peut faire une bête, quoique l'homme ne le puisse faire lui-même. Fr 419

Ils sont tous rapportés : 60 miracles de la vie du Christ, des noces de Cana à la résurrection. Ils sont, en outre, l'occasion d'une des rares remarques propres à Pascal au § 287 de l'*Abrégé* :

287. Cependant celui qui peu auparavant avait été défié de faire des miracles, en fit après sa mort. Car le soleil fut obscurci.

Vient alors l'énumération des faits extraordinaires qui font suite à la mort du Christ : l'obscurcissement de la terre, le déchirement du voile du temple, les scissions des pierres et la résurrection de plusieurs morts (Matthieu, 27, 45 ; Marc, 25, 38 et Luc, 23,44). Mais ni dans les *Évangiles* ni dans le *Tetrateuchus* de Jansénius ni dans l'*Histoire* d'Arnauld, le renvoi à une justice de Dieu n'est ainsi mentionné. Sans doute s'agit-il là d'une résurgence de la plume apologétique de Pascal qui entend convaincre les hommes qu'on ne saurait défier en vain la puissance de Dieu.

En outre, dans les apparitions du Christ ressuscité, il n'hésite pas à faire mention de deux apparitions du Christ à 500 disciples et à Jacques, qui ne sont pas mentionnées dans un évangile mais dans l'*Épître aux Corinthiens*, 15, 6 : « Ensuite il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois – la plupart sont encore vivants, et quelques-uns sont endormis dans la mort », liberté qu'il s'octroie à la suite d'un de ses modèles, Arnauld, qui avait de même au début du chapitre CXLIX de sa *Concorde*¹⁹.

Un écrit spirituel et christocentrique

Une attention toute particulière est portée à la double nature du Christ et à l'union hypostatique : le prologue est certainement de première importance pour déterminer la christologie pascalienne. Il est une glose du prologue de saint Jean :

¹⁹ Arnauld donne comme titre à son chapitre : *Pour avoir ici une histoire complète des apparitions et de l'Ascension de NSJC, il a été nécessaire d'avoir recours au ch. 1 des Actes des Apôtres et au ch. 15 de la première Épître aux Corinthiens*. La remarque en était faite par Jean Mesnard dans son *Introduction*, p. 194.

Le Verbe, lequel était de toute éternité, Dieu en Dieu, par qui toutes choses, et les visibles et les invisibles même ont été faites, s'étant fait homme dans la plénitude des temps, est venu dans le monde qu'il a créé, pour sauver le monde²⁰.

Et de l'*Épître aux Philippiens*, car le texte continue en mentionnant la kénose du Christ :

et il a conversé parmi les hommes, dénué de sa gloire et revêtu de la forme d'un esclave, et a passé par beaucoup de souffrances jusques à la mort et à la mort de la croix²¹.

Ensuite, Pascal résume l'entretien avec Nicodème et souligne :

en quoi il signifiait sa double nature, montrant qu'il était Dieu et homme, puisque étant descendu du ciel, il ne laissait pas d'y être,

Quelques lignes plus bas, il fait mention de Jean-Baptiste qui « lui, qui n'est fait que de la terre doit diminuer ». Lors du discours dit du pain de vie, le discours de Capharnaüm, le Christ réaffirme sa double nature, que l'on peut alors rapprocher de l'Eucharistie, pain qui vient du Ciel :

81. que Dieu l'a marqué de son cachet (c'est-à-dire que Dieu lui a communiqué l'impression de la divinité, par laquelle il est fils de Dieu aussi bien que fils de l'homme)²².

Autre mention, que Pascal reprend également au *Tetrateuchus*, la prière au Jardin des Olives, celle de l'ange consolateur, qui vient souligner l'humanité du Christ :

215. *Apparuit autem illi Angelus de caelo confortans eum, id est, addens ei animum in ista extrema angustia in tantis passionis quando humanam naturam solatium tam divinumquam destituerat.*

Dans le passage suivant, qui relate la Crucifixion, il analyse ainsi la récitation du psaume :

279 [1]. Et environ à trois heures, ou, suivant les Hébreux, à neuf heures, Jésus cria : « Eli, Éli, lamma sabbactani ? » c'est-à-dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? » – savoir en sa nature humaine, abandonnée à tous les tourments des bourreaux, et de ses ennemis, sans consolation²³.

²⁰ *L'Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, p. 248.

²¹ *Ibid.*

²² *L'Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, p. 266.

²³ *Ibid.*, p. 299.

Quand on compare le commentaire de Pascal à celui de Jansénius, on constate que l'auteur de l'*Abrégé* refuse l'érudition et ne mentionne pas que c'est saint Léon qui affirma que la question est posée pour que les hommes entendent la réponse. En revanche, il mentionne une interprétation pour la récuser, celle du Christ désespéré qui est celle de Calvin²⁴ mais sans le nommer : c'est l'heure de la spiritualité et non de la controverse théologique, même si cette dernière inspire la première.

On sait comme Pascal aime méditer sur le Christ à l'agonie ; il le reprend dans le Mystère de Jésus :

Jésus est seul dans la terre non seulement qui ressent et partage sa peine, mais qui la sache. Le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance [...] Et ainsi Jésus était délaissé seul à la colère de Dieu. Fr. 749²⁵

Mais comme le récit de la Passion et de la Crucifixion manifeste les souffrances de l'Homme-Dieu, Pascal est sensible, tout comme les Pères, à mentionner ce qui rappelle qu'il n'est pas qu'un homme : ainsi son cri vigoureux qui n'est pas celui d'un mourant, et l'inclinaison volontaire de la tête :

286. Quand il baissa la tête, il le fit par sa volonté et pleine puissance, au lieu que les autres le font après la mort, par faiblesse.

Jansénius reprend encore Augustin qui affirme dans *De Consensu evangelistarum*, ch. XX :

D'après saint Luc, ce fut d'entendre Jésus pousser un grand cri en expirant, ce qui montrait que le moment de sa mort était en son plein pouvoir.

De même, dans le message du Christ ressuscité à Marie-Madeleine, il insiste sur la différence entre sa filiation et la nôtre :

323. Il ne dit pas à notre père et à notre Dieu, car Dieu est autrement père et Dieu de Jésus-Christ que de nous, puisqu'il est fils par nature, et nous par adoption ; et que Dieu est son Dieu par la communication de sa divinité, et qu'il est notre Dieu par la communication de sa grâce.

---

²⁴ En fait, Calvin, lui aussi, tempère son propos : « Car combien qu'il soit angoisse outre mesure, si ne laisse-il pas d'appeler son Dieu, celui duquel il se plaint d'estre abandonné », *Institution de la Religion chrétienne nouvellement corrigée sur l'édition française de 1560*, éd. Beroud, Genève 1888, livre II, ch. XVI, p. 238 mais l'interprétation générale a plutôt retenu le désespoir comme le souligne Anne DUNAN, « Les Elus de Dieu et l'expérience de l'enfer », in *Enfers et délices à la Renaissance*, dir. François LAROCHE et Franck LESSAY, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2003, p. 62.

²⁵ Ou encore : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Fr. 749.

Il est tout près du texte d'Augustin :

[Le Sauveur] Il n'a pas dit : notre Père. Il est donc autrement mon Père et autrement votre Père ; il est mon Père par nature, il est votre Père par grâce. *Vers mon Dieu et votre Dieu*. Ici non plus, il n'a pas dit : Notre Dieu. Il est donc aussi autrement mon Dieu, et autrement votre Dieu ; il est mon Dieu, sous la dépendance de qui je suis, moi aussi, comme homme ; il est votre Dieu et je suis le *Médiateur entre vous et lui*.²⁶

Enfin, au soir de la Résurrection :

335. Le soir du dimanche, les portes étaient fermées, de peur des Juifs ; il entra sans ouvrir les portes [...] puisque rien n'est impénétrable à un corps uni à la divinité.

Et enfin :

347. et fut reçu au ciel et sied maintenant à la droite du Père –, dans une égalité parfaite au Père, et dans une plénitude de puissance.

Au sujet de la foi et de la grâce, on trouve là une influence nette de la théologie de Jansénius car on reconnaît sous sa plume une expression que ne reprend pas Arnauld mais que l'on trouve dans la *Series (cujus ostio semel clauso frustra pulsarent III, 10)* :

124. [...] Il exhorte à entrer par la porte étroite, laquelle étant une fois fermée, on entrera en vain.

Affirmation qui reprend d'une part la porte étroite de *Matthieu*, VII, 13 et d'autre part le festin de noces auquel les vierges folles ne peuvent se rendre, ayant omis leur huile, en *Matthieu* XXVI, 1. Mais on voit bien dans ce texte que c'est moins la question théologique de la prédestination qui est en jeu que celui de la conversion, dans sa dimension spirituelle. Ainsi, Pascal souligne que Jésus ne voulait pas que Judas le trahisse (« ce que tu as à faire fais-le vite ») mais qu'il l'a permis :

Car Jésus céda aux desseins de Judas afin qu'il le pût, mais il ne fit pas qu'il le voulût²⁷.

Une fois soulignée la liberté de l'homme, il rappelle la nécessité de la grâce : l'adresse à Pierre comme signe de sa primauté (« j'ai prié pour toi pour que ta foi ne défaille pas ») devient l'occasion d'un autre commentaire de Pascal qui lui est propre :

²⁶ AUGUSTIN, *Homélies sur l'Evangile de saint Jean*, CXXI, 3, BA 75, trad. M.-F. Berrouard, p. 359.

²⁷ *L'Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, p. 287.

200. Pour lui faire entendre que sa persévérance en la foi serait un don de Dieu et non un pur effet de sa propre force²⁸.

On trouve alors une formulation magistrale et toute spirituelle de l'épineux problème de la prédestination, formulé de façon bien plus complexe dans les *Écrits sur la grâce* :

N'est-ce pas ainsi que saint Thomas [...] dit qu'on la peut considérer [...] en deux manière contraires : en la considérant dans ses effets, on peut leur alléguer des causes, les premiers étant les causes méritoires des seconds et les seconds la cause finale des premiers ; mais qu'en les considérant tous en commun, ils n'ont aucune cause que la volonté divine. *Écrits sur la grâce*, lettre, §20, p. 698.

Et une réfutation de la délectation victorieuse mentionnée dans la XVIII^e Provinciale²⁹.

Enfin, Pascal conduit dans l'*Abrégé* une réflexion sur l'acte de foi. En effet, il affirme :

321. Et Jean entra après Pierre au sépulcre. Et Jean, quand il eut vu que le corps n'y était pas, crut qu'il était ressuscité ; car il ne connaissait pas encore cette vérité par la foi, et par l'Écriture.

La question est de savoir ce que Jean a cru : pour la tradition issue d'Augustin, et représentée plus tard par la Bible de Sacy, il a cru non pas que le Christ était ressuscité mais que, conformément au rapport de Marie-Madeleine, le corps avait été enlevé.

Il vit, et il crut. Quelques uns, trop peu attentifs, pensent que Jean a cru que Jésus était ressuscité, mais ce n'est pas ce qu'indique la suite. Que signifie en effet ce qu'il a ajouté aussitôt après ? *Car ils ne comprenaient pas encore l'Écriture disant qu'il devait ressusciter d'entre les morts ?* Il n'a donc pas cru qu'était ressuscité celui dont il ne savait pas qu'il devait ressusciter. Qu'a-t-il vu par conséquent et qu'a-t-il cru ? Il a vu le tombeau vide et il a cru ce que la femme avait dit, qu'il avait été enlevé du tombeau.³⁰

²⁸ *Ibid.*, p. 288. Jean Mesnard note qu'il s'agit d'un commentaire propre à Pascal.

²⁹ « Trouvant sa plus grande joie dans le Dieu qui le charme, il s'y porte infailliblement de lui-même, par un mouvement tout libre, tout volontaire, tout amoureux. Ce n'est pas qu'il ne puisse toujours s'en éloigner, et qu'il ne s'en éloignât effectivement, s'il le voulait. Mais comment le voudrait-il puisque la volonté ne se porte jamais qu'à ce qui lui plaît le plus ? », PASCAL, *XVIII^e Provinciale, Pensées et opuscules divers*, éd. L. Cognet et G. Ferreyrolles, Paris, Livre de Poche, 1999, p. 599.

³⁰ AUGUSTIN, *Homélie sur l'Évangile de saint Jean*, CXX, &9, p. 346-347 et Augustin argumente : « C'est pourquoi quand ils entendaient le Seigneur lui-même leur dire cette vérité, et alors qu'il s'exprimait très clairement, ils ne comprenaient pas à cause de l'habitude qu'ils avaient de l'entendre parler en paraboles et ils croyaient qu'il voulait dire autre chose. »

Comme le souligne Jean Mesnard³¹, Jansénius de Gand (1510-1576), dans ses *Commentaria* mentionnait l'opinion isolée d'Euthymème Zigabène, moine byzantin du xii^e siècle, qui dans son commentaire de Jean précisait un autre objet pour le *credidit* : *Cum resurrectionis signa vidisset indubitata*³². Pascal également interprète le passage dans le sens de ce moine et conclut que « Jean crut qu'il était ressuscité ». Pour lui, Jean a une foi qui a la prescience de la résurrection ; alors qu'il souligne bien la progression laborieuse vers la foi, avec la double intervention des anges puis du Jardinier//Jésus, de manière contrastée de Marie-Madeleine, il pointe la foi vive et complète de l'Apôtre préféré. La lecture de Pascal est alors, non seulement moderne, mais spirituelle et audacieuse car il s'écarte ici de son maître Augustin et de ses deux sources, Jansénius (1585-1638) et Arnauld.

L'*Abrégé* s'inscrit dans une longue tradition de textes, concorde ou commentaire, dont le principe poétique fondamental est une liberté qui paraît aujourd'hui très osée mais s'appuie sur le fait que la Bible ne possède pas qu'un sens littéral. Ce principe de liberté, Pascal en jouit, même si bien souvent, il s'abrite sous l'autorité de ses maîtres, Jansénius ou Arnauld. En ce sens, on note le souci de vraisemblance qu'il partage avec ses prédécesseurs : les références historiques ou les explications pratiques. Mais c'est encore, pour lui, la perspective contemplative qui prévaut ici, plus que l'historique ou l'apologétique, comme le souligne les tous derniers mots de l'*Abrégé* qui paraphrasent non plus les Pères mais le Christ total décrit par Paul :

354. Et ce Royaume sera sans fin, où Dieu sera tout en tous, et où il demeurera uni à Dieu dans le sein de Dieu et ses élus en lui, en l'éternité. Amen.

Hélène Michon

CESR- Université François-Rabelais
de Tours

147, rue de la République (quai du T2)

92 800 Puteaux

Helenemichon22@gmail.com

³¹ L'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, p. 305-306.

³² EUTHYMIUS ZIGABENUS, *Expositio in Ioannem*, P. G. 129, col. 479-480.